

Allocution de clôture – Journée d’étude UMONS

« Comment se préparer et préparer les jeunes aux enjeux de la transition socio-écologique ? »

Damien Canzittu PhD. Professor, Institute of Educational Management, University of
Version: October 19, 2025

Cite this document: Canzittu, D. (2025). Allocution de clôture de la Journée d’étude “Comment se préparer et préparer les jeunes aux enjeux de la transition socio-écologique?”. *UMONS: Service des Sciences de l’Enseignement et de la Formation*.

La première Journée de la Terre a eu lieu le 22 avril 1970, marquant une prise de conscience environnementale majeure aux États-Unis — et pas n’importe où : dans une université, à Harvard. Quatre ans plus tard, Ursula K. Le Guin publiait *Les Dépossédés*, un roman qui interrogeait déjà la responsabilité des chercheurs et des institutions dans la construction d’un avenir soutenable.

Aujourd’hui, à l’Université de Mons, nous poursuivons cette même interrogation : comment préparer les jeunes — et nous-mêmes — aux enjeux de la transition socio-écologique ? Comme Shevek, le physicien du roman, nous oscillons entre deux mondes : celui du savoir et de la production, capté par la logique de profit, et celui, plus fragile peut-être, de la connaissance partagée au service du bien commun. Le Guin ne donne pas de réponses simples, mais elle nous invite à réfléchir. Elle montre que la science n’est ni pure ni neutre : elle est un acte éthique. Elle peut être instrument de domination ou levier d’émancipation. C’est pourquoi nos universités doivent redevenir ou rester des espaces du savoir ouvert, critique et responsable où la rigueur scientifique s’allie à la conscience du vivant.

Cette exigence rejoint ce que Berg et Seeber appellent le *Slow Professor*. Ralentir, ici, ne veut pas dire renoncer à l’excellence, mais refuser l’urgence vide pour retrouver le temps de penser, d’écouter, de relier. L’université, mais aussi tout lieu d’éducation, peut devenir un lieu de respiration où la connaissance se construit avec le monde et non contre lui.

Comme Diane Thomas, vice-Rectrice à l’UMONS, en charge des Transitions, Développement durable et Interactions avec la société et cheffe du Département de Génie des Procédés chimiques et biochimiques l’a énoncé, les transitions éducatives se jouent à trois niveaux. D’abord, en accompagnant les enseignants pour qu’ils fassent évoluer leurs pratiques et qu’ils intègrent les enjeux du développement durable dans leurs cours et leur posture. Ensuite, en préparant les futurs enseignants dans les écoles de formation à cette éthique de la responsabilité et de la coopération. Enfin, en formant les jeunes à agir dans leurs métiers pour la durabilité — grâce à des outils comme ceux présentés lors de notre table ronde de ce jour, notamment par les collègues du CAF, de l’ONISEP, de l’ASBL THERRA, de l’INAS ou de la Chaire « Objectif Transition ! ». C’est un projet collectif qui relie la connaissance, l’engagement et la joie ou l’envie d’agir.

Il ne faut cependant pas oublier que cette réflexion s'inscrit dans un monde que les chercheurs appellent désormais l'Anthropocène, le Capitalocène, ou même le Thanatocène — l'ère où nos modes de production menacent et détruisent le vivant. Dans ce contexte, récemment, un ensemble de chercheurs lié à la chaire UNESCO en orientation et conseil tout au long de la vie nous invitent, à travers leur article « Nouvelles perspectives d'interventions pour concevoir sa vie en contexte d'Anthropocène » à repenser l'orientation et le développement personnel pour LA vie, pour reprendre les termes du livre de Sabrina Tacchini et sa collègue Aline Muller Guidetti : non plus s'adapter au marché, mais s'ajuster au monde. Ces chercheurs proposent une orientation fondée sur cinq principes : reconnaître les limites planétaires, agir avec responsabilité, pratiquer le care, développer une vigilance critique et renforcer la capacité de chacun à choisir une vie qu'il a raison de valoriser. C'est une manière de relier le personnel, le social et le planétaire — de transformer l'orientation purement professionnelle en une orientation existentielle.

Dans cette perspective, la notion de slow career prend tout son sens. La carrière lente est une approche holistique du développement professionnel : elle privilégie la qualité, la durabilité, la signification personnelle plutôt que la progression linéaire. Elle relie le bien-être physique, intellectuel, spirituel et communautaire à la conscience écologique. Elle invite à penser nos trajectoires comme des écosystèmes : non plus une échelle à gravir, mais un jardin à cultiver. Et peut-être que contrairement à Candide nous devons cultiver non pas uniquement notre propre jardin, mais nos jardins à tous. C'est ce que Sabrina Tacchini et ses collègues ont montré aujourd'hui : "Slow ta carrière !", disaient-elles. Autrement dit, prenons le temps de redéfinir le sens de notre travail et de nos vies dans les limites planétaires. La théorie du donut, qui a été explorée lors de notre journée d'étude, nous y aide : vivre une "bonne vie pour tous", à l'intérieur des frontières de la Terre.

En écoutant les échanges de cet après-midi, j'ai senti émerger une même conviction : la transition ne se décrète pas, elle s'éduque. Elle demande du courage, de la lenteur, de la lucidité et du lien. Elle suppose des institutions éducatives réflexives, capables d'apprendre de leurs propres contradictions et d'accompagner les métamorphoses du monde sans perdre leur humanité. Comme Shevek, nous devons peut-être oser la dissidence constructive : partager le savoir, traverser les frontières, penser la temporalité autrement. Et peut-être redonner à l'éducation sa vocation première, c'est-à-dire un lieu d'apprentissage du monde commun. Et pourtant, tout cela n'est pas sans coût. Car apprendre à vivre, enseigner, orienter, se transformer — dans un monde traversé d'urgences climatiques, économiques et existentielles — constitue aussi une charge mentale considérable. Nous évoluons dans un monde oxymorique qui prône la sobriété tout en exaltant la performance, qui appelle au ralentissement tout en accélérant sans cesse. Ce décalage crée une tension, une fatigue, un poids invisible : celui qui repose sur les épaules de nos jeunes et un peu sur les nôtres aussi.

Reconnaître cette charge, c'est déjà commencer à la transformer. Cela suppose de repenser nos institutions, nos rythmes, nos critères de réussite. De créer des espaces où le doute, l'émotion, le soin et la lenteur ne sont plus des faiblesses, mais des ressources pour apprendre et agir autrement. De concevoir des pédagogies et des environnements

éducatifs qui soutiennent la capacité à tenir ensemble : le souci de soi, des autres et du monde. Mais au-delà, on peut aussi cultiver la robustesse — non pas la dureté ou la résistance aveugle, mais la capacité à encaisser les chocs, à plier sans rompre, à s'adapter sans se perdre.

Olivier Hamant, dans ses ouvrages et ses interviews, illustre ce concept de robustesse avec l'exemple du rendement de la photosynthèse : celui-ci atteint environ 1 % par an, pouvant exceptionnellement grimper à 2 ou 3 %, alors qu'un panneau photovoltaïque affiche un rendement de 15 à 20 %. Autrement dit, les plantes « perdent » environ 99 % de l'énergie solaire qu'elles captent et, malgré plusieurs milliards d'années d'évolution, n'ont pas cherché à optimiser ce processus. Cependant, ce qui pourrait sembler une faiblesse au premier abord constitue en réalité la clé de leur succès : grâce à cette relative inefficacité, les plantes ont pu coloniser presque toute la planète et s'adapter à des variations lumineuses extrêmes — entre le jour et la nuit, ou encore entre l'hiver et l'été.

Notre robustesse peut être relationnelle, émotionnelle et institutionnelle, afin de durer dans l'incertitude et d'habiter le monde sans s'y dissoudre. Aucune mutation collective ne peut vraisemblablement advenir si elle épuise celles et ceux qui la portent. Cultiver la lucidité via l'information et la formation, mais aussi le vivre ensemble, la solidarité, la robustesse et la respiration — pour que l'éducation reste ce lieu où commence la Terre et où le monde peut encore se réinventer.

En guise de fin, quelques mots ou phrases que j'ai relevés ou interprétés :

- L'affaire de tous peut devenir l'affaire de personne.
- Former les acteurs ; outiller les acteurs ; et prendre soin des acteurs ?
- Passer d'un rôle d'acteur à un rôle d'auteur.
- Prendre en compte les finalités des actions humaines : comment chacune de nos actions rejoint ou pas des finalités plus larges. Sommes-nous d'accords avec ces finalités ? Nos politiques et nos actes sont-ils en lien avec ces finalités ? Ne confondons-nous pas quelques fois les moyens et les finalités ?
- Dois-je être un exemple ? Dois-je être engagé pour engager ? Et mes collègues, qu'en pensent-ils ? Ai-je le choix de ne pas agir ?
- Expérimenter, oui, mais attention, jamais la première fois sur un élève pour reprendre l'adage cher à mon chef de service, Marc Demeuse.

Et puis, finalement, peut-on faire de la transition un moteur de sens et de plaisir ?